



Sciences

« La mission de la science est [...] de planter les jalons immuables de la marche progressive de l'humanité, en indiquant aux hommes les conditions générales dont l'observation rigoureuse est nécessaire et dont l'ignorance ou l'oubli seront toujours fatals. »

Bakounine

De la science comme émancipation *et* comme danger : la fructueuse ambivalence bakouninienne

Nous reproduisons ici de courts extraits de *Dieu et l'État* dans lesquels la conception bakouninienne de la science est condensée. Nonobstant le style et le lexique quelque peu datés, le propos conserve sa pleine pertinence pour l'élaboration d'une conception des sciences au sein du mouvement anarchiste, esquissée dans ce journal depuis la rentrée, selon laquelle d'une part, les sciences sont une modalité unique de l'agir humain sur le monde – puisque cette modalité est un entendement potentiellement délié des mensonges de la religion –, d'autre part que la science se doit d'être un savoir partagé, constitutif de l'individu autonome et non pas confisqué par une avant-garde, une technocratie spoliatrice de l'élan émancipateur des masses. La science visée par Bakounine est principalement celle qui, à son époque, est encore engluée dans une métaphysique pesante et stérile. En revanche, il loue les sciences naturelles, les sciences expérimentales, grosses d'un mouvement de compréhension du monde permettant de s'échapper des rets de l'ordre théologico-bourgeois*. Une filiation avec certains des plus importants philosophes des Lumières se lit dans ces lignes, alors même que la science de l'époque de Bakounine est devenue majoritairement positiviste et que le scientisme est érigé en nouvelle croyance. Par ailleurs, on remarquera, entre autres, une clause fondatrice de la pensée bakouninienne, à savoir un matérialisme remarquablement assumé, un matérialisme tout diderotien pourrait-on dire. On y lit encore, de manière intense, la tension entre une science qui pense le monde et une science qui veut souvent agir sur le monde. Tout cela résonne à nos oreilles contemporaines, cependant que l'on peut contester, avec le recul de plus d'un siècle, la rigide démarcation que Bakounine établit entre la science du général et les manifestations singulières des phénomènes. La science actuelle semble pouvoir se défaire de cette dichotomie autrefois nécessaire. Nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir.

Michel Bakounine

Extrait de *Dieu et l'État*

L'IDÉE GÉNÉRALE est toujours une abstraction, et, par cela même, en quelque sorte, une négation de la vie réelle. J'ai constaté cette propriété de la pensée humaine, et par conséquent aussi de la science, de ne pouvoir saisir et nommer dans les faits réels que leur sens général, leurs rapports généraux, leurs lois générales; en un mot, ce qui est permanent, dans leurs transformations continues, mais jamais leur côté matériel, individuel, et pour ainsi dire palpitant de réalité et de vie, mais par là même fugitif et insaisissable. La science comprend la pensée de la réalité, non la réalité elle-même, la pensée de la vie, non la vie. Voilà sa limite, la seule limite vraiment infranchissable pour elle, parce qu'elle est fondée sur la nature

même de la pensée humaine, qui est l'unique organe de la science.

Sur cette nature se fondent les droits incontestables et la grande mission de la science, mais aussi son impuissance vitale et même son action malfaisante, toutes les fois que, par ses représentants officiels, patentés, elle s'arroge le droit de gouverner la vie. La mission de la science est celle-ci: en constatant les rapports généraux des choses passagères et réelles, en reconnaissant les lois générales qui sont inhérentes au développement des phénomènes tant du monde physique que du monde social, elle plante pour ainsi dire les jalons immuables de la marche progressive de l'humanité, en indiquant aux

hommes les conditions générales dont l'observation rigoureuse est nécessaire et dont l'ignorance ou l'oubli seront toujours fatals. En un mot, la science, c'est la boussole de la vie ; mais ce n'est pas la vie. La science est immuable, impersonnelle, générale, abstraite, insensible, comme les lois dont elle n'est rien que la reproduction idéale, réfléchie ou mentale, c'est-à-dire cérébrale (pour nous rappeler que la science elle-même n'est rien qu'un produit matériel d'un organe matériel de l'organisation matérielle de l'homme, le cerveau). La vie est toute fugitive et passagère, mais aussi toute palpitante de réalité et d'individualité, de sensibilité, de souffrances, de joies, d'aspirations de besoins et de passions. C'est elle seule qui, spontanément, crée les choses et tous les êtres réels. La science ne crée rien, elle constate et reconnaît seulement les créations de la vie. Et toutes les fois que les hommes de la science, sortant de leur monde abstrait, se mêlent de création vivante dans le monde réel, tout ce qu'ils proposent ou créent est pauvre, ridiculement abstrait, privé de sang et de vie, mort-né, pareil à l'homunculus créé par Wagner, non le musicien de l'avenir qui est lui-même une sorte de créateur abstrait, mais le disciple pédant de l'immortel docteur Faust de Goethe. Il en résulte que la science a pour mission unique d'éclairer la vie, non de la gouverner.

Le gouvernement de la science et des hommes de la science, s'appellent-ils même des positivistes, des disciples d'Auguste Comte, ou même des disciples de l'école doctrinaire du communisme allemand, ne peut être qu'impuissant, ridicule, inhumain, cruel, oppressif, exploiteur, malfaisant. On peut dire des hommes de la science, comme tels, ce que j'ai dit des théologiens et des métaphysiciens : ils n'ont ni sens ni cœur pour les êtres individuels et vivants. On ne peut pas même leur en faire un reproche, car c'est la conséquence naturelle de leur métier. En tant qu'hommes de science ils n'ont à faire, ils ne peuvent prendre intérêt qu'aux généralités, qu'aux lois.

La science, qui n'a affaire qu'avec ce qui est exprimable et constant, c'est-à-dire avec des généralités plus ou moins développées et déterminées, perd ici son latin et baisse pavillon devant la vie, qui seule est en rapport avec le côté vivant et sensible, mais insaisissable et indicible, des choses. Telle est la réelle et on peut dire l'unique limite de la science, une limite vraiment infranchissable. Un naturaliste, par exemple, qui lui-même est un être réel et vivant, dissèque un lapin ; ce lapin est également un être réel, et il a été, au moins il y a à peine quelques heures, une individualité vivante. Après l'avoir disséqué, le naturaliste le décrit : eh bien, le lapin qui sort de sa description est un lapin en général, ressemblant à tous les lapins, privé de toute individualité, et qui par conséquent n'aura jamais la force d'exister, restera éternellement un être inerte et non vivant, pas même corporel, mais une abstraction, l'ombre fixée d'un être vivant. La

science n'a affaire qu'avec des ombres pareilles. La réalité vivante lui échappe, et ne se donne qu'à la vie, qui, étant elle-même fugitive et passagère, peut saisir et saisir en effet toujours tout ce qui vit, c'est-à-dire tout ce qui passe ou ce qui fuit.

L'exemple du lapin, sacrifié à la science, nous touche peu, parce que, ordinairement, nous nous intéressons fort peu à la vie individuelle des lapins. Il n'en est pas ainsi de la vie individuelle des hommes que la science et les hommes de science, habitués à vivre parmi les abstractions, c'est-à-dire à sacrifier toujours les réalités fugitives et vivantes à leurs ombres constantes, seraient également capables, si on les laissait seulement faire, d'immoler ou au moins de subordonner au profit de leurs généralités abstraites.

L'individualité humaine, aussi bien que celle des choses les plus inertes, est également insaisissable et pour ainsi dire non existante pour la science. Aussi les individus vivants doivent-ils bien se prémunir et se sauvegarder contre elle, pour ne point être par elle immolés, comme le lapin, au profit d'une abstraction quelconque ; comme ils doivent se prémunir en même temps contre la théologie, contre la politique et contre la jurisprudence, qui toutes, participant également à ce caractère abstraitif de la science, ont la tendance fatale de sacrifier les individus à l'avantage de la même abstraction, appelée seulement par chacune de noms différents, la première l'appelant vérité divine, la seconde bien public, et la troisième justice.

[...]

Ce que je prêche, c'est donc, jusqu'à un certain point, la révolte de la vie contre la science, ou plutôt contre le gouvernement de la science. Non pour détruire la science – à Dieu ne plaise ! Ce serait un crime de lèse-humanité –, mais pour la remettre à sa place, de manière à ce qu'elle ne puisse plus jamais en sortir. [...] Elle n'a pu le faire que pour deux raisons : d'abord parce que, constituée en dehors de la vie populaire, elle est représentée par un corps privilégié ; ensuite, parce qu'elle s'est posée elle-même, jusqu'ici, comme le but absolu et dernier de tout développement humain ; tandis que, par une critique judicieuse, qu'elle est capable et qu'en dernière instance elle se verra forcée d'exercer contre elle-même, elle aurait dû comprendre qu'elle n'est elle-même qu'un moyen nécessaire pour la réalisation d'un but bien plus élevé, celui de la complète humanisation de la situation réelle de tous les individus réels qui naissent, qui vivent et qui meurent sur la Terre.

M. B.

*. On lira avec intérêt les analyses d'Irène Pereira (<http://raforum.info> [article « Bakounine : la révolte de la vie contre le gouvernement de la science »]), plus détaillées que ce que nous pouvons faire ici. Nous la rejoignons notamment dans son analyse de la critique que Bakounine adresse au matérialisme dialectique de Marx, empêtré dans un hégélianisme fatal – critique d'une pertinence considérable, acte novateur et proprement révolutionnaire. Si je puis résumer, en songeant à ma propre inclination épistémologique, Bakounine est plus proche de la modeste théorie de la connaissance d'un Darwin – mais ô combien prolifique en termes de résultats scientifiques – que de la grandiloquence du système conceptuel marxiste. (Ndr.)